

La « question d'interprétation en philosophie »

5 Quand je dance, je dance ; quand je dors, je dors ; voyre et quand je me promeine solitairement
en un beau vergier, si mes pensées se sont entretenues des occurences estrangieres quelque
partie du temps, quelque autre partie je les rameine à la promenade, au vergier, à la douceur
de cette solitude et à moy. Nature a maternellement observé cela, que les actions qu'elle nous
10 a enjoinctes pour nostre besoing nous fussent aussi voluptueuses, et nous y convie non
seulement par la raison mais aussi par l'appetit : c'est injustice de corrompre ses regles. Quand
je vois et Caesar et Alexandre, au plus espais de sa grande besongne, jouyr si plainement des
plaisirs naturels et par consequent necessaires et justes, je ne dicts pas que ce soit relascher
son ame, je dicts que c'est la roidir, sousmetant par vigueur de courage à l'usage de la vie
15 ordinaire ces violentes occupations et laborieuses pensées. Sages, s'ils eussent creu que
c'estoit là leur ordinaire vacation, cette-cy l'extraordinaire. Nous sommes de grands fols : Il a
passé sa vie en oisiveté, disons nous ; je n'ay rien faict d'aujourd'huy. Quoy, avez vous pas
vescu? C'est non seulement la fondamentale mais la plus illustre de vos occupations. Si on
m'eust mis au propre des grands maniements, j'eusse montré ce que je sçavoy faire. Avez vous
20 sceu mediter et manier vostre vie ? vous avez faict la plus grande besoigne de toutes. Pour se
montrer et exploicter nature n'a que faire de fortune : elle se montre egallement en tous
estages et derriere, comme sans rideau. Composer nos meurs est nostre office, non pas
composer des livres, et gagner, non pas des batailles et provinces, mais l'ordre et tranquillité
à nostre conduite. Nostre grand et glorieux chef-d'œuvre c'est vivre à propos. Toutes autres
choses, regner, thesauriser, bastir, n'en sont qu'appendicules et adminicules pour le plus.

Essais, III.13, « De l'expérience »

Question d'interprétation : qu'est-ce que, selon Montaigne, « vivre à propos » ?

La vie est agitation : « besogne », « occupations », « maniements » en constituent l'essentiel, qui est ponctué de diversions, peut-être d'espaces de relâchement : promenades solitaires, lectures, méditations. Une bonne vie serait-elle une vie d'équilibre et de justes alternances entre ces deux manières d'être, l'agitation et le calme ; voire une vie qui privilégierait le calme au détriment de l'agitation ? Est-ce comme cela qu'il faut comprendre : « vivre à propos » ?

À une première lecture, ce passage de M. *paraît* faire tenir la vie dans un entre-deux de l'affairement et du repos. C'est pourtant très inexact, parce que si les « violentes occupations et laborieuses pensées » (I.10) ressortissent au premier, en revanche « je n'ay rien faict d'aujourd'huy » (I.12) ne ressortit nullement au second. Il faut donc saisir ce paradoxe : ne rien faire, c'est encore faire, et ce faire est notre vivre. Dès lors, la vie se tient, non entre le repos et l'agitation, mais entre une agitation d'une certaine sorte et une agitation d'une autre sorte – en somme entre deux formes d'agitation.

Vivre ne s'entend évidemment pas organiquement, mais selon une perspective existentielle et morale : c'est avoir des affections, des représentations, faire des choix, méditer ou agir. La distinction cruciale qu'effectue M. met donc à part l'agitation agitante et agitée, pour ainsi dire – faire la guerre ou écrire des livres – et l'agitation d'un agent centré sur lui-même, sur sa solitude, sur sa vie propre et singulière.

Tout est donc dans le « propre-et-singulier ». Vivre à propos, c'est se centrer sur soi, éventuellement se recentrer sur soi-même – mais cela supposerait une déviation initiale, alors même qu'on a toujours été déviant – et ainsi assumer pleinement le présent de la vie, dans son flux, mais avec toute son extension représentationnelle : intellectuelle, langagière ou scripturale. « Composer des livres » (I.18), c'est agitation agitante ; mais composer les *Essais*, c'est penser dans l'infinie différence de la

« solitude » et de « moi » (I.4) : l'on n'est pas seul dans la solitude et le moi n'est pas un bloc, ni même un atome d'existence – le moi est le divers de la représentation et la solitude forge l'ambiance de monde dans laquelle il acquiert toute son extension possible.

Là œuvre ce qu'a « maternellement observé » la nature (I.4) – « observé », non au sens de « perçu », mais au sens de « fait en sorte que... ». La nature, dit M., a fait en sorte que les contraintes de la vie pussent être accompagnées de plaisir et que le ressort de notre « faire » fût la plénitude de notre « moi ». Or qu'est-ce donc que « moi » ? C'est le « je » de la danse, le « je » du sommeil, de la promenade, de la lecture ou de la bataille, tout entier à ce qu'il fait. C'est donc d'abord l'épreuve du corps et de son autonomie – il faut penser à la gravelle – et c'est ensuite la reprise incessante de la représentation, de la pensée de la représentation et de la considération des actions qui les concrétisent. De fait, « raison » et « appétit » (I.6) ne sont ni associés ni mêlés, mais bien entre-expressifs et ils forment l'unité représentationnelle et l'espace herméneutique unique et vivant du « propre-et-singulier » : du « moi » installé dans le monde.

Vivre, en première personne, c'est donc toujours faire quelque chose, faire quelque chose d'aujourd'hui, éprouver *cet* aujourd'hui-ci – « quand je danse, je danse » : je jouis du présent, non sur le mode fadement hédoniste d'un plaisir fugitif, mais sur le mode herméneutique d'une amplification pensante du maintenant qui est, c'est-à-dire de l'interaction qui est entre moi-même et ce qu'il y a, là, devant : les mots dans les livres, le paysage de la promenade, les relations aux autres avec qui je danse, par exemple, etc. Ce « maintenant qui est » est *plein* de ce qu'on peut en vivre, en dire ou en écrire, il est plein du monde différencié qu'y reconnaît la représentation. Autrement dit, il ne s'agit pas ici d'une simple reprise du classique *carpe diem*, il s'agit d'une variation ouvrière du positionnement, sur leur échelle épicurienne, des plaisirs « naturels et nécessaires » – et « justes », commente M. : le présent est bien au cœur de la vie, mais le présent de la vie ne se résume pas à l'inconsistance de l'instant, il se déploie dans les potentialités et réalisations de la représentation et de la pensée – à terme, pour M., dans l'écriture des *Essais*.

« Vivre à propos » est dès lors sans doute un précepte « moral », mais non pas un simple précepte moral et une règle de vie plus ou moins facilement applicable, selon les efforts qu'on mobilisera. L'expression n'a de sens, en réalité, qu'en première personne : « Vis à propos ! », injonction adressée à l'autre, n'a aucun sens ! Mais « en première personne », cela veut aussi dire que c'est moins une règle venant se plaquer sur le réel de la vie que l'expression d'une tendance, voire d'une nature où s'est fait jour cette vérité que vivre, c'est faire tout ce qu'on peut faire dans le mouvement de la vie, c'est tout faire de ce moment-ci qui, comme tel, est ce problème-ci, cet enjeu-ci, cet engagement-ci : promenade, livre, bataille, rien. Un « chef-d'œuvre », donc, car c'est une réponse originale à un moment original où il s'agit d'amplifier comme on peut et, dans ce contexte, comme on veut, « le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui ».

Enfin, dans notre vocabulaire contemporain, ce passage des *Essais* constitue moins un texte de morale – fais ce que tu dois dans les circonstances qui t'appellent – qu'un moment métaphysique ramenant l'égologie (théorie du moi) à son centre de gravité théorique : le présentisme. On y observe effectivement une description théorique particulièrement robuste du « moi », non comme entité psychologique, pas même comme subjectivité rationnelle, mais comme structure d'être transcendantale associant inextricablement le vivant-qui-pense à l'écosystème naturel dans lequel il évolue et prospère : le monde.